Le rébus des rebuts

SONT-CE LES TEXTES DE MATTEO TERZAGHI QUI SONT LA PROJECTION DES PHOTOS QU'IL DÉNICHE, OU L'INVERSE ? UN SUBTIL JEU DE MIROIRS.

Dans *Diapsalmata*, recueil d'aphorismes, Kierkegaard imagine un homme avisant un écriteau dans une vitrine, « Ici on repasse ». Il ressortira déçu du magasin qui n'est qu'un bric-à-brac, l'enseigne était à vendre. On peut de la même façon éprouver une petite déception, qui passe vite, à la lecture du premier texte de *Bureau des projections lumineuses* qui en comporte 38, la moitié assortis d'une photo. « Deux poussins », c'est le titre. La photo nous les montre, avec tamponné sur la tête pour l'un un « D », pour l'autre un « R », et chaussés de lunettes : « *une expérience psychobiologique* » relatée dans l'une de ces encyclopédies qui au siècle dernier se vendaient au porte-à-porte, comme « *Les Mille et un pourquoi* » pour l'Italien Terzaghi, quand nous autres Français nous souvenons de « Tout l'Univers ». L'auteur, nostalgique des « *après-midi de pluie* » de son enfance, en a acheté plusieurs à un bouquiniste – « *des livres qui ne valaient rien, un pur encombrement* ». Et c'est tout.

Des bouquinistes, des brocantes, du grenier, il y en a souvent dans le bric-à-brac d'images, de souvenirs, de pratiques et d'objets oubliés (la lettre « *by air mail* » avec « *l'avion qui se détachait sur le fond bleu du timbre-poste* »), que l'auteur nous confie, parfois nous remet en mémoire. Comme, photo floue à l'appui, la chaussure que le journaliste irakien Mountazer al-Zaïdi lança sur George W. Bush le 14 décembre 2008, et qui lui valut neuf mois de détention et de tortures. « *Cette chaussure était mon message* », dira-t-il glorieusement. Peut-être la photo fait-elle aussi écho au texte « À Sarajevo, quand il y avait la guerre », une seule phrase et qui se suffit à elle-même : « *Une amie bosniaque m'a raconté qu'à Sarajevo, quand il y avait la guerre, les chaussures marchaient toutes seules, poussées par le souffle des explosions et des mitraillettes* ». À côté de ça, on s'intéressera à un chimpanzé qui peint, à un t-shirt publicitaire pour une marque de soda qui n'existe plus, au masque mortuaire de Beethoven, et autres curiosités.

On est ainsi chez Terzaghi entre un Sebald mais picoreur, fatrassier, et un Perec plus spéculatif que lui et dadaïste plutôt qu'oulipien : étrange photo d'Hugo Ball « *dans un rigide costume de carton, avec un collet doré qui lui descend jusqu'aux avant-bras* », que l'on croirait sortie d'un tableau de Jérôme Bosch. Il y a aussi des rêves comme dans *La Boutique obscure* de Perec.

Sauf quelques photos (dont celle du photographe italien Roberto Donetta, cinq ouvrières d'une usine de chocolat qui posent dans leurs vêtements de travail, ou celle très connue d'une bibliothèque au toit détruit en 1940 par un bombardement aérien et où lisent trois hommes en manteaux et chapeaux), toutes viennent d'archives privées, et il est beaucoup question dans le livre de la pratique populaire de la photographie de groupe ou de famille d'avant le téléphone portable. Quand le texte ne comporte pas de photo en regard, c'est qu'elle a été vue un jour et revient dans le souvenir. Dans « Le pornoflipper », quasiment une petite nouvelle, Terzaghi raconte le flipper de son adolescence. « *Le lieu du péché était l'arrière-salle d'un bar de village que nous atteignions lors de nos virées à bicyclette* » (autre texte, « Petite annonce » : deux roues de vélo contre un mur, photo tirée de la série *Vendesi*, « À vendre » de l'artiste Alessandra Spranzi). Le péché ? Réussir, de la balle, à faire se lever « *une dizaine de photos érotiques* », le plaisir trouble des garçons étant alors accru par celui de se trouver avec « *la jeune serveuse qui nous accompagnait à l'arrière pour allumer et brancher la prise* ».

Dans le texte éponyme du titre, l'auteur, après avoir erré sans but dans une bibliothèque publique, trouve dans la rue de vieux meubles et cartons contenant du matériel photographique obsolète, et une intrigante plaque de métal qui porte l'inscription « Bureau des projections lumineuses ». Lui viendra un rêve où il s'emploie dans ce mystérieux bureau : le public s'y presse, adultes comme enfants, photos en mains. « *Je devais accompagner ces images d'une légende.* » Il le fait superbement dans son livre lauréat du Prix suisse de littérature en 2014, avec l'érudition du chineur, et une belle tendresse.

Jérôme Delclos



Portraits d'ouvrières © Fondazione Archivio Donetta, Acquarossa

---

Bureau des projections lumineuses,
de Matteo Terzaghi
Traduit de l'italien par Christian Viredaz,
art & fiction, 127 pages, 19 €